

Aider un homme d'origine inuite à renouer avec lui-même

— Résumé —

Ce texte fait partie d'une banque de 50 récits de pratiques d'intervention en itinérance qui ont été réalisés avec quatre *Équipes Itinérance* du Québec (Hurtubise et Babin, 2010) et les trois équipes cliniques du projet *Chez soi* à Montréal (Hurtubise et Rose, 2013).

Le travail de l'intervenant en rétablissement est difficile en ce qu'il se donne pour objectif d'accompagner une personne sur le chemin qu'elle souhaite emprunter, alors que cette dernière envoie parfois des messages confus et contradictoires sur le chemin à prendre. On accompagne des personnes dont l'identité est en redéfinition, alors qu'elles prennent une distance par rapport à leur ancienne identité de la rue et à leur réseau de consommation. Il s'agira de miser sur l'écoute pour lui permettre d'identifier sa propre voix et de reconnaître sa valeur au-delà des divers stigmas dont elle est porteuse, et alors que la personne elle-même ne se reconnaît plus de communauté d'appartenance.

Ce récit raconte le suivi auprès d'un homme Inuit qui a longuement vécu à la rue et qui souffre d'une dépendance à l'alcool. La transition de la rue au logement, puis l'arrêt de consommation présenteront pour lui de nombreux défis. Le travail de l'intervenant va consister à explorer ce que peut signifier le rétablissement pour cet homme qui a vécu divers traumatismes et de nombreuses relations d'exclusion. Les interventions de l'équipe viseront également à aider cet homme, par des démarches concrètes, à briser la solitude et à réduire les méfaits liés à la consommation d'alcool. À travers cet accompagnement, un défi consistera à reconnaître et à développer une sensibilité particulière en regard de l'origine culturelle de cette personne, sans par ailleurs l'y enfermer au sein d'une nouvelle catégorie. Il s'agira de dire qu'il ne faut pas vouloir valoriser cette identité autochtone à tout prix.

« Les gens accordent peu de valeur à leurs savoirs, à moins de savoir qu'on leur en donne. »

Équipe SIV Diogène, Projet Chez soi



inaquim, 2008. Certains droits réservés. CC

Reconnaitre la culture de la personne sans l'y enfermer

L'accompagnement pour aider Brian à faire des pas vers un mieux-être s'effectuera d'abord autour du logement. La culture de cet homme Inuit sera saisie comme une occasion de le questionner sur le sens qu'il donne au rétablissement et à un « chez soi ». Pour Brian, l'entrée en logement entraînera notamment des choix relationnels difficiles.

Brian est un homme d'origine inuite âgé de la mi-quarantaine. Quand je l'ai rencontré, il disait : « *J'ai peur de ne pas réussir parce que je dépense mon chèque en deux jours en alcool. Je fais des black out, je me retrouve dans des batailles, je me fais battre, je mesure 5'1, je pèse 120lbs. Parfois, je me sens fort sous l'effet de l'alcool, mais...* » Il a vécu beaucoup de violence dans la rue, il s'est fait voler et s'est fait battre. Par ailleurs, c'est sa famille et tout son réseau qui sont à la rue.

Lors de nos rencontres, je tentais de comprendre à quoi pouvaient ressembler son univers, son enfance dans le Grand Nord où il a été élevé par ses grands-parents.

Brian était toujours un peu surpris que j'aie ce désir de comprendre son expérience de vie sans mettre l'accent sur ses problèmes, d'où peut-être son assiduité à nos rencontres lors desquelles il avait toujours quelque chose à me dire. J'ai cherché à voir avec Brian comment faire des pas vers une meilleure intégration dans la société. « *À quoi ça peut ressembler pour toi de vivre en logement ? À quoi peut ressembler le rétablissement ? Qu'as-tu envie de devenir ? Qu'est-ce qui aurait du sens pour toi ? Qu'aurais-tu envie de faire avec ton vécu à la rue ? C'est unique.* » Je l'invitais à utiliser son expérience de vie pour trouver un certain sens dans sa vie. Il avait tendance à minimiser l'importance de ses apprentissages.

Pour Brian, la communauté est importante. Elle prend la forme d'une présence constante de ses pairs au quotidien comme dans les événements plus exceptionnels. Nous pouvons facilement perdre cette valeur de vue si nous croyons qu'il doit se rétablir

en vivant seul en logement : il est également possible que cela l'éloigne de ses objectifs. Je suis resté à l'écoute. Sa demande était de s'éloigner du centre-ville où il y avait beaucoup d'influences le maintenant dans des habitudes de consommation abusive d'alcool. En lui cherchant un logement, nous avons tenu compte de son désir. Il a été logé à l'extérieur du centre-ville, près d'un parc et d'une rivière où il pouvait pêcher. Il en était ravi. Il n'empêche qu'emménager en logement a signifié pour Brian de faire le deuil d'une partie de son réseau social. Il avait déjà eu des appartements, mais il n'avait jamais habité seul.

Pour Brian, vivre seul en appartement, c'est un choc culturel. Les Inuits ont tendance à vivre en communauté. Et nous avons vu qu'au cours des deux premières années au projet Chez soi, il habitait son logement, mais il n'y retournait pas tous les soirs. Il dormait régulièrement dehors pour rester auprès de ses amis et sa famille ou il retrouvait ses repères traditionnels. Il faut tenir compte de tout ça dans l'intervention, et ne pas oublier de demander à Brian ce qui lui convient, ce qui ne lui convient pas.

Aider à se voir autrement et à renouer avec soi

Dans le cadre de ce suivi, il y aura un travail d'actualisation des valeurs de cet homme où l'intervenant se positionnera dans un rôle de clarification de ce qu'il souhaite. Un souci particulier de l'intervenant consistera à travailler au-delà des étiquettes qu'une personne porte sur elle-même, et de rester vigilant sur ses propres valeurs en tant qu'intervenant. Cela demande de croire en la personne, de l'encourager à faire ses propres choix, de la soutenir pour aller de l'avant et de l'aider à prendre des risques. C'est sur la base de ces principes d'intervention qu'il amorcera un travail sur la dépendance. Ce retour vers soi peut ensuite permettre à la personne de se reconnecter à sa santé, à sa famille et à la communauté.

Dans le cadre du projet Chez soi, **nous apprenons à connaître la personne en la côtoyant au quotidien, dans son milieu de vie et notre travail consiste à lui offrir un autre regard sur elle-même.** Ça suppose de faire

appel à une écoute de qualité, à une présence. Il faut parfois tenter d'influencer la personne pour changer les comportements destructeurs, mais on ne l'influencera pas si elle ne se sent pas reçue, comprise et soutenue.

Il y a de la résignation chez Brian : il se dit qu'il devrait aller dans le sens des attentes de la société. Il en vient même à dire : « *je n'ai pas beaucoup d'espoir de changer, je suis un alcoolique chronique.* » Il se décrit comme un citoyen de seconde classe, un « dirty indian ». C'est toute la stigmatisation, le regard des autres qu'il traîne avec lui et qu'il faut contrecarrer. Si Brian croit qu'il est un « alcoolique chronique », comment allons-nous l'amener à douter de cela, si nous-mêmes nous lui collons cette étiquette?

Si nous pouvons l'amener à s'observer sans se rejeter, sans tomber dans le déni de sa consommation, ce sera déjà

beaucoup. En attendant qu'il soit capable de percevoir ses qualités par lui-même, il faut les lui rappeler parce qu'il les perd de vue. Nous devons également proposer une autre vision de la consommation en mettant de l'avant, entre autres, qu'il y a une fonction attachée à la consommation, qu'elle a des côtés positifs pour la personne. Cette dernière a trouvé la consommation comme stratégie d'adaptation à la souffrance et elle la maintient parce que ça donne des résultats à court terme. Si elle connaissait d'autres avenues, probablement qu'elle agirait autrement.



DAVIDKNOX, 2009. Certains droits réservés. CC

Et parfois, la magie opère. Pour l'anniversaire de Brian, nous avons passé l'après-midi ensemble. **Nous avons emprunté une navette fluviale menant à un parc sur le fleuve, nous avons partagé un repas et discuté de son récit personnel.** Puis, nous sommes revenus et avons traversé le Vieux-Montréal où nous avons vu une boutique d'art inuit. J'ai proposé à Brian d'y entrer, quoiqu'il restât peu de temps à la rencontre. Il s'est mis à m'expliquer le choix des matériaux. Lui-même avait déjà fait de la sculpture, un vieux rêve oublié, caché sous de couches de survie à la rue. Le fait d'aller visiter cette boutique l'a amené à parler de son rêve. J'ai tenté d'évaluer avec lui s'il estimait réaliste de s'équiper à nouveau et de faire de la sculpture dans son appartement. Il regardait le prix des œuvres. Cela a soulevé la question de l'exploitation de la culture. Il disait : « *je me demande combien les artistes reçoivent pour leur œuvre et combien le commerçant touche?* » Ce sont des moments magiques. Je sentais que c'était valorisant pour lui. Ça le remettait en contact avec des champs d'intérêt, des rêves.

La semaine suivante, en faisant un retour sur cette sortie, Brian a dit qu'il aimerait

retourner au parc avec son fils – âgé d'une vingtaine d'années et qui vit des réalités similaires à celles qu'a connues son père. Cette sortie a été pour lui l'occasion de se repositionner dans son rôle de père. Il ne faut pas hésiter à proposer des choses et être attentif à laisser la personne se définir elle-même. **Il faut aussi, et surtout, passer du temps de qualité. Peut-être est-on la seule personne avec qui elle va pouvoir vivre une relation différente de ce qu'elle a vécu jusqu'à ce jour.**

Réduire les méfaits liés à l'alcool

Une meilleure connaissance de la personne et le lien établi permettront d'aborder les dangers liés à la consommation d'alcool et de faire des pas vers une réduction des méfaits. Puis, à l'occasion d'un épisode suicidaire, l'équipe invitera fortement Brian à se rendre à l'hôpital et à aller chercher des services. Dans l'intervention, il s'agira à la fois de reconnaître la culture et l'histoire de la personne, sans décider pour elle de ce qui convient à un « Inuit ». Le rapport à la culture autochtone est l'objet d'une ambivalence, à la fois racine identitaire et source des difficultés rencontrées.

Différentes démarches ont été réalisées pour réduire les impacts négatifs de l'alcool dans la vie de Brian. À son entrée en logement, il ne se faisait pas confiance. Il craignait que sa consommation d'alcool l'empêche de payer son loyer. Il m'a demandé de l'aider pour la gestion de son argent. Ce n'est pas une pratique habituelle de l'équipe, mais

c'est un moyen que Brian se donnait pour aller vers une stabilité en logement. Nous avons dit : « *OK, puisque c'est un moyen que tu te donnes, nous allons te donner un coup de main pour un temps.* » Cela s'inscrit dans un travail au cas par cas. Pour moi, c'était davantage de gestion, parce qu'il retirait son argent au compte-goutte et ça nécessitait plusieurs déplacements, mais j'ai accepté de jouer ce rôle-là. Nous avons ensuite commencé à établir un budget avec lui au début de chaque mois, en déterminant des objectifs concrets aux différents montants alloués, et nous lui remettons de l'argent chaque semaine. Nous avons aussi commencé à faire l'épicerie avec lui en début de mois afin de l'inciter à dépenser son argent de la façon la plus saine possible.

Au cours de l'été, Brian s'est fait battre au centre-ville et il s'est de plus en plus isolé chez lui. Il avait des pensées suicidaires. Nous lui avons fait part de nos inquiétudes : « *je pense que nous sommes rendus à aller à l'hôpital Brian. Il faudrait que nous y allions.* » Nous avons fait valoir que son état se détériorait, qu'il nous avait appelés pour signaler sa détresse et qu'il avait fait des tentatives de suicide dans le passé. Brian est allé à l'hôpital pour la première fois de sa vie. Le personnel hospitalier a accepté de faire

une exception, bien qu'il n'ait pas de carte d'assurance-maladie, et il a séjourné deux semaines à l'hôpital.

Lors de ce séjour à l'hôpital, une cure de désintoxication dans une ressource pour les Autochtones a été offerte à Brian, mais il n'était pas intéressé. Il nous a expliqué : « *Le fait que je sois Inuit ne signifie pas que je sois bien avec tous les Autochtones. Aussi, vous savez, je n'ai pas envie d'aller me ressourcer dans mes racines, car ce sont surtout de mauvais souvenirs.* » Ce que Brian nous a permis d'apprendre, c'est que nous ne pouvons pas présumer qui est la personne. Nous avons estimé que c'était quelqu'un de différent, avec des besoins différents et que pour l'aider à s'en sortir, il fallait aller chercher ses pairs. **Nous avons voulu lui offrir un service spécifique, mais nous avons oublié de nous informer au préalable de ce qu'il désirait.** Nous pensions que Brian se valorisait à travers son appartenance à sa communauté et que cela serait plus aidant. Nous étions fiers d'avoir trouvé cette ressource spécialisée, de faire de l'intervention ciblée, une intervention fine qui tenait compte de sa culture. Pas du tout! Nous avons ri de nous-mêmes ensuite; ça

donne un petit coup d'humilité. Cette intervention relevait d'un sentiment de sympathie, plutôt que de s'inscrire dans une approche du rétablissement.



hberends, 2006. Certains droits réservés. CC

Il faut qu'on s'intéresse à l'histoire de la personne, comment elle vit les choses et ce que sa culture représente pour elle.

Oui, il y a des influences culturelles, mais chaque personne a des façons de voir, une expérience et il ne faut jamais oublier de demander ce que cela signifie et quelle est l'importance que la personne y donne.

C'est là que nous avons compris que pour Brian, sa culture, c'était aussi ses bourreaux. Pour lui, sa communauté et sa famille ont été des sources de souffrances et de traumatismes. Brian vient d'une communauté aux prises avec des problèmes graves de violence et d'alcoolisme, et lui-même boit depuis l'âge de 9 ans. Comme tant d'autres personnes de sa communauté, il a subi des agressions sexuelles dans une école résidentielle pour autochtones. Aller se retrouver avec d'autres autochtones qui vivent la même problématique, ça ne l'intéresse pas.

Accompagner l'arrêt de consommation, rompre avec sa communauté d'origine

Depuis la dernière année, Brian ne consomme plus d'alcool. L'équipe raconte comment l'arrêt de la consommation est un « succès » qui doit être mis en perspective avec le sens que la personne y accorde. La sobriété est une étape qui peut être douloureuse à franchir, où la personne touche à sa souffrance, où elle doit faire des choix et se redéfinir.

Brian a cessé de consommer. Pour plusieurs raisons, probablement. D'une part, il y a eu des menaces d'évincement de la part de son propriétaire suite à de nombreux dégâts causés par Brian dans l'appartement alors qu'il était en état d'ébriété. Puis à cette époque est survenu un nouvel incident avec son réseau dans la rue, dont on ne connaît pas les détails, mais qui a fait en sorte qu'il a été rejeté par plusieurs membres de sa communauté. Il a cessé de les fréquenter, craignant de se faire battre. Il avait donc moins de choix. S'il voulait boire, il fallait qu'il le fasse seul chez lui, car il ne pouvait plus aller avec ses amis comme avant. Par ailleurs, il risquait de perdre son logement s'il

buvait là. Il est possible qu'en fin de compte, la peur de perdre son logement en sachant qu'il ne pouvait plus retourner auprès des gens de sa communauté ait été déterminant dans sa décision de cesser de boire.

Lors du premier anniversaire de son arrêt de consommation, une intervenante elle est allée le voir pour fêter ça. Brian a dit : « OK. Si tu veux. Toi tu es contente, on pourrait souligner ça. » Il n'était pas dans la fierté. Il a bien fallu reconnaître que l'arrêt de consommation n'avait pas la même signification pour lui que pour nous.

C'était un succès pour nous comme équipe, mais il faut explorer avec la personne le sens qu'elle y donne.

Brian buvait depuis plus de trente ans. Plusieurs traumatismes et beaucoup de souffrance étaient masqués par l'alcool. Aujourd'hui, il a un affect très dépressif. Il se retrouve à l'âge de 45 ans: « J'ai perdu de belles années de ma vie, je ne travaille pas, je suis seul au monde. Il faut que je refasse ma vie. » Il y a un état de déprime qui s'installe. Il faut donner de l'information objective aux personnes qui cessent de consommer : « Ce sera difficile et tu vas probablement te sentir déprimé et parfois même angoissé. C'est une étape à

franchir. Après, on s'attend à ce que ça aille mieux, et encore, ça va dépendre de ce que tu vas mettre là-dedans. »

Actuellement, Brian n'a plus de lien avec sa communauté, il est coupé des siens et il vit beaucoup d'isolement en appartement. Il est souvent souvent seul. Il commence par contre à faire des choses pour moins s'ennuyer, mais tous les jours cette solitude est très difficile à porter pour lui. Toutes les personnes qu'il fréquentait étaient à la rue. Si, d'une part, ça le sauve de lui-même, d'autre part, c'est extrêmement dur d'être seul. Il est entre deux mondes. Il n'est pas pour lui question de retourner dans le Nord,

où il a vécu tellement de traumatismes, mais il n'est pas chez lui parmi les Blancs. Il ne s'identifie pas aux Québécois, il ne s'identifie pas vraiment à personne. Il m'a dit que ça lui manque énormément de parler sa langue et de pratiquer les coutumes de sa culture. C'est une grande partie de ce qu'il est, mais il n'y a pas accès à cause du conflit avec les gens de sa communauté à Montréal.

Brian souffre, et il sait qu'il souffre. On en est là. C'est un chemin que l'on marche doucement. Probablement que Brian va trouver un moyen de se réconcilier avec son histoire, ce qui pourrait se faire avec ou sans renouer avec ses racines et se réinscrire dans les réseaux autochtones.



venca, 2006. Certains droits réservés. CC

Faire contrepois à l'isolement et à la dépendance

L'équipe note les pas qui sont faits dans le cadre de ce suivi et les succès vécus par cet homme au long parcours d'itinérance et d'alcoolisme. Des pas qu'il faut savoir reconnaître pour nourrir l'espoir. Une intervenante rappelle que, dans le suivi, le rôle principal de l'intervenant est le plus souvent de marcher à côté des personnes afin qu'elles découvrent leurs forces, qu'elles renouent avec elles-mêmes et reprennent un peu goût à la vie. Dans cette foulée, la culture, si elle constitue une facette importante de la personne, doit par ailleurs être envisagée dans l'appropriation qu'en font les personnes. Il n'y a pas à développer un modèle d'intervention pour travailler de manière uniforme avec telle ou telle culture, sinon on court le risque d'essentialiser la personne dans le cadre de l'intervention, de l'enfermer dans une nouvelle catégorie.

Brian vit des réussites, notamment à travers le logement. Il souffre d'alcoolisme depuis son enfance et il a vécu à la rue pendant des années. Voilà trois ans qu'il vit dans le même appartement. Et il continue d'avoir de l'argent jusqu'à la fin du mois. Nous avons un bon lien avec lui. Il est très engagé dans sa participation au projet. Lorsque nous organisons des activités, il est toujours présent. Il est très ouvert aux autres, il aime être en contact avec les gens. Nous devons continuer de découvrir ses champs d'intérêt.

Récemment il a accepté de rencontrer un médecin généraliste qui se spécialise en toxicomanie et en santé mentale, pour voir les effets de l'alcool sur sa santé physique et pour explorer son état dépressif. C'est la première fois qu'il accepte de voir un médecin. Il faut savoir reconnaître que, selon Brian, dans la culture inuite on ne va pas à l'hôpital et on ne fait pas usage de médicaments pour se soigner. Les médicaments de « l'ouest » ne font pas partie de sa culture, de sa spiritualité qui se fonde sur une approche holistique, sur l'usage des plantes et sur des rites.

Un travail important de l'équipe vise à lui redonner espoir, car il est isolé et découragé d'avoir perdu son réseau. Nous avons exploré au niveau de ses rêves, de ses valeurs, ce qui lui faisait plaisir; nous avons cherché avec lui des façons de faire contrepoids à la consommation. **C'est de l'accrocher à ses valeurs, à ses champs d'intérêt, plus qu'à sa culture en général.** À ce qu'il veut transmettre de sa culture aussi. Il prend du bon aussi là-dedans: notamment la nature, la sculpture du bois, la spiritualité. Il dit qu'il aime raconter les histoires qu'il a entendues étant jeune, et il aimerait les transmettre à des enfants. Nous explorons avec lui les possibilités de bénévolat et les opportunités pour raconter son expérience.

La culture est importante, mais ce qui doit retenir notre attention c'est ce que la personne fait de sa culture. Il y a les valeurs culturelles, mais il y a les valeurs personnelles aussi. Ce n'est pas vrai que dans ta culture, tu aimes tout. Nous sommes un mélange de plusieurs influences. Qu'est-ce qui permet à la personne de se ressourcer dans cela? Il n'y a pas de recette. Chaque

personne est unique et on travaille avec chaque personne d'une façon différente. Nous sommes obligés de nous intéresser à elle. Nous ne pouvons pas ne pas l'écouter.

Nous ne pouvons pas oublier la personne derrière la maladie, derrière la toxicomanie, ou encore derrière la culture. Nous ne devons pas l'oublier derrière des catégories toutes faites.

Projet Chez soi, Montréal, 2011

*Équipe de suivi d'intensité variable (SIV),
Diogène*

Mots clefs : Identité/citoyenneté, logement, réseau social/proches, stigmatisation, toxicomanie.